II

En bataille!... — L'Empereur remet un drapeau au bataillon d'Iturbide. — Le Cerro de la Campana. — Le quartier général. — Le colonel Lopez.

La nuit du 5 au 6 mars fut employée aux préparatifs du combat, et lorsque le jour parut, il nous trouva formés en bataille devant la ville.

Notre position formait un triangle dont le Cerro de la Campana, forte élévation isolée dont j'ai déjà parlé et qu'on commença aussitôt à garnir de quelques canons, était le sommet, et dont la base était la ville. La petite armée impériale regardait ainsi les routes de Celaya et de San-Luis, par où venait l'ennemi. Je ne fatiguerai pas les lecteurs par les détails de tous nos mouvements.

Contre notre attente, on ne nous conduisit pas au combat. Ce fut une grande faute, comme on le verra plus tard. Les républicains ne nous attaquè-

rent point sur-le-champ et mirent à profit notre indécision, — l'indécision est la moitié de la défaite en pareilles circonstances, — pour augmenter leur effectif des renforts qui leur arrivaient à marches forcées.

Parfois la vue des républicains formés en bataille, ou des nuages de poussière qui s'élevaient de leur côté, nous faisaient croire à une attaque ; mais, le lendemain nous apprenions, par des déserteurs ou des espions, que ce mouvement avait été causé par une revue passée en l'honneur d'une fête républicaine, ou pour célébrer l'arrivée de nouveaux renforts.

La brigade de réserve, à laquelle ma batterie était attachée, changeait souvent de place. On nous fit d'abord occuper *l'Alameda* (promenade publique), puis l'hacienda de la Capilla; l'ennemi paraissant se masser décidément vers le Nord, on nous envoya de ce côté et nous passâmes plusieurs nuits dans les terres labourées qui s'étendent entre le Cerro de la Campana et Queretaro.

Miramon et Arellano conseillaient à l'Empereur d'attaquer vigoureusement pour en finir une bonne fois, mais leur influence sur l'esprit du souverain était loin d'égaler celle du général Marquez, chef d'état-major. L'Empereur avait

une foi aveugle dans l'expérience de ce dernier, qui, grâce à son influence et à sa position, était le véritable général en chef et refusait d'attaquer. D'un autre côté, on attendait toujours le général Olvera avec ses montagnards.

L'attente semblait longue à tout le monde, et parfois une sorte de recueillement paraissait succéder à l'enthousiasme. Tous, depuis l'Empereur jusqu'au dernier soldat, comprenaient que le sort de l'Empire et le nôtre dépendait des chances d'une bataille et qu'il fallait absolument gagner celle qu'on offrait à l'ennemi.

L'Empereur avait établi son quartier général sur le Cerro de la Campana et couchait sur la dure, enveloppé comme tout le monde dans son *zerape* national aux couleurs bariolées.

Tous les jours dès le matin il visitait les lignes. A sa vue, les soldats couraient aux armes et lui rendaient les honneurs avec enthousiasme. Il avait pour habitude de s'arrêter devant le premier soldat venu, de l'interroger et de lui demander si la solde, le café et les vivres avaient été distribués, sinon il chargeait le général Marquez de réprimander vertement le chef de corps qui négligeait ses soldats. Ces derniers ne comprenaient rien à une pareille conduite; jamais ils n'avaient

été si bien traités. L'Empereur visitait aussi les avant-postes et s'exposait aux balles des tirailleurs ennemis avec un sang-froid que tout le monde admirait.

Parmi les incidents de ces jours mémorables pour moi, je me rappellerai toujours la remise d'un drapeau au bataillon d'Iturbide. Un matin, au lever du soleil, le général Mendez arriva devant le front de ce bataillon, suivi d'une nombreuse suite d'officiers de la brigade de réserve, avides de voir le spectacle toujours pathétique de la remise d'une bannière. Le général annonça aux soldats l'honneur qui leur était réservé, montra le drapeau que l'Empereur leur confiait et que tous devraient suivre et défendre jusqu'à la mort.

L'Empereur arriva bientôt, suivi de Marquez et de son état-major, prit le drapeau des mains du général Mendez, et, le présentant aux soldats, parla en digne descendant de Rodolphe de Hapsbourg. Ses paroles de gloire, d'Empire et de patrie, prononcées en bon castillan, avec un léger accent allemand, et cet air de dignité suprême qui lui était particulier, furent semées dans un bon terrain. Ces soldats indigènes, ordinairement si indifférents en matière politique, en étaient arrivés à l'adorer comme un dieu, tant leurs natures

simples et bonnes s'ouvrent à la confiance et engendrent le dévouement.

J'allai quelquefois, pour affaires du service, au Cerro de la Campana, où se trouvait le quartier général. Cette position, déjà respectable, devenait plus forte chaque jour au moyen de fortifications passagères qu'on y élevait.

En examinant attentivement le sommet du Cerro de la Campana, on y voyait encore des traces de travaux défensifs établis par ordre des vice-rois. Ce point et le couvent de la Cruz, situé à l'autre extrémité de la ville, lesquels seront maintenant célèbres dans l'Histoire, étaient alors occupés par les soldats royaux, dont la présence mettait Queretaro à l'abri du danger d'être enlevé par les partisans insurgés, aussi pillards que ceux d'aujourd'hui.

Sur le Cerro de la Campana, se réunissaient souvent l'Empereur, Miramon, Marquez, Mejia, Mendez, Castillo et Arellano, pour observer l'ennemi et traiter les affaires journalières.

De cet endroit, le coup d'œil est magnifique : des plaines immenses entrecoupées de bouquets d'arbres ; les routes de San-Luis et de Celaya, où se trouvait l'ennemi ; à droite et à gauche, les hauteurs lointaines qui entourent la ville ; enfin, derrière soi, celle-ci avec ses maisons aux toits plats, ses couvents et ses églises.

Alors, je réfléchissais souvent, en laissant tout enthousiasme de côté, aux conséquences bonnes ou mauvaises que pourrait avoir la lutte. Je voyais la victoire avec tous ses avantages, l'ennemi en fuite et perdant ses canons, son convoi, des milliers de prisonniers, ou bien la déroute avec tous ses désastres ; mais jamais je n'aurais pu me douter que, quelques semaines plus tard, sur ce même Cerro de la Campana, le destin conduirait ce noble Empereur, ce vaillant et beau soldat qu'on appelait Miramon, ce fameux général indien Méjia, pour y recevoir une mort affreuse ! Jamais je ne calculai que notre brave général Mendez, dont le visage énergique et bronzé était éclairé par les ardents rayons du soleil, en observant les reconnaissances de l'ennemi, ainsi que ce digne vieillard Vidaurri, tomberaient bientôt traversés par les balles républicaines, l'un à Queretaro, l'autre à Mexico, après s'être crus un instant sauvés du dernier supplice !

Caprice étrange de la destinée ! L'homme d'entre nous le plus mortellement haï des républicains, Marquez, dont le nom et les anciennes fusillades faisaient trembler de colère et d'effroi nos adver-

saires, Marquez, le terrible chef d'état-major qui donnait en ce moment des ordres brefs et répétés dans lesquels tous mettaient leur confiance et dont on espérait le succès, Marquez, l'homme le plus facile à reconnaître de tout le Mexique, à cause des traces d'une blessure à la joue, que l'habile chirurgien Nélaton n'a pu guérir qu'imparfaitement, Marquez, enfin, devait être le seul qui échapperait à la vengeance de nos implacables ennemis, après avoir causé en partie la perte de l'Empereur et des défenseurs de Queretaro par sa mauvaise chance ou par des hésitations dont nous parlerons plus loin. Mettant les choses au pire, je n'aurais pu m'imaginer que, sans souffrir aucune véritable déroute, nous arriverions à une semblable catastrophe par un enchaînement extraordinaire d'événements contraires et une aussi infâme trahison que celle de Lopez.

Parmi les autres personnages qui se trouvaient sur le Cerro de la Campana, on voyait le vieux et respectable général Castillo, officier du génie à l'origine de sa carrière et auquel l'âge et une surdité gênante n'avaient point ôté ses belles facultés ; le commandant général de l'artillerie Arellano, — l'intelligence personnifiée, — lequel allait devenir si célèbre parmi nous par ses miracles d'au-

dace et d'habileté pour résister aux républicains d'abord, puis leur échapper deux fois avec un rare bonheur ; le valeureux chef des *fronterizos*, Quiroga ; le prince de Salm-Salm, officier supérieur, dont le lorgnon, la moustache et le type germanique révélaient un véritable Prussien (le prince de Salm avait été colonel d'un régiment américain dans la guerre du Potomac), et, enfin, un autre, dont le nom est devenu si misérablement célèbre, le traître Lopez, favori de l'Empereur, alors honoré, considéré par tout le monde, et assuré presque de passer promptement général, tant était grande la protection dont l'Empereur le comblait.

Lopez portait toujours un riche uniforme de colonel des dragons de l'impératrice. C'était un esprit étroit, type d'homme du Nord plutôt qu'Espagnol ou sang mêlé. Lopez était blond, de taille assez élevée et avait de gros pieds d'Anglo-Américain. On sentait, à la vue de cet homme, qu'il n'était pas dans sa sphère. C'était un ambitieux, sans aucun mérite véritable et qui, servi par la faveur et le hasard des troubles civils, était arrivé à un poste où il ne pouvait se maintenir longtemps sans tomber avec ridicule ou infamie.

Son regard était plutôt humble que franc, et son

zèle à exécuter les ordres de l'Empereur avait quelque chose de servile. Ses antécédents, qui n'avaient rien de bien honorable, étaient pourtant connus de l'Empereur; mais celui-ci avait eu le malheur de rencontrer Lopez comme chef de son escorte le premier jour de son débarquement au Mexique.

Dès ce jour, Maximilien combla de bienfaits celui qui devait être son Judas. Lopez parut répondre quelque temps à cette protection, en faisant de son régiment le meilleur de l'armée impériale; mais ce dernier mérite, qui lui revenait indirectement, appartenait au lieutenant-colonel du même régiment, don Pedro Gonzalès, dont les capacités administratives et la valeur furent bientôt connues de l'Empereur.

Une haine terrible et non toujours dissimulée existait entre le colonel et le lieutenant-colonel. Lopez était jaloux des qualités de son second, et ce dernier méprisait son supérieur.

III

Les chefs républicains : Escobedo, Corona, Regules, Trevino, Riva Palacio, Velez, etc. — L'élément étranger.

Le moral des Républicains était bon. Leur dernière victoire de San-Jacinto, l'évacuation du territoire par les troupes françaises, celle des places de l'intérieur par les impériaux, leur entrée successive dans toutes les villes, l'épuisement des ressources financières de l'Empire, tout, jusqu'à notre position militaire réduite à la défensive, donnait à nos adversaires l'espoir du succès, espoir d'autant plus facile à faire naître chez eux qu'ils avaient pour principale qualité d'être accoutumés depuis longtemps à essuyer tous les revers sans cesser jamais la lutte.

Leur général en chef était Escobedo, et leurs principaux chefs secondaires, Corona, Regules, Trevino, Antillon, Paz, Echagaray, Aureliano Ri-